Terre de Géants

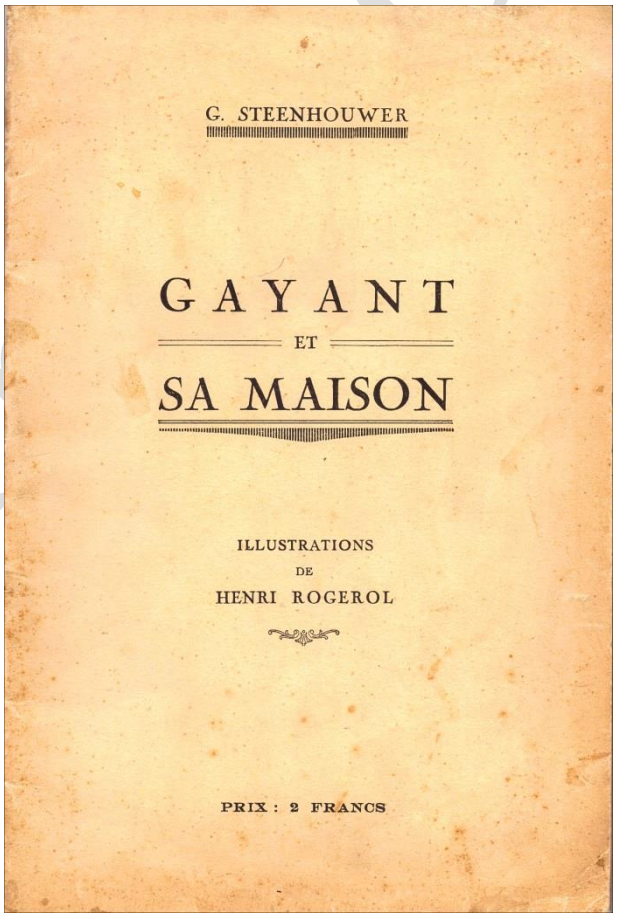
Les Cahiers de la Gazette - N°6

Gayant, Marie Cagenon, Jacquot, Fillon et Binbin - DOUAI

Gayant et sa maison

du XVème au XVIIème Siècle

Georges Steenhouwer



G. STEENHOUWER

GAYANT

ET

SA MAISON

ILLUSTRATIONS

DE

HENRI ROGEROL

PRIX : 2 FRANCS

Terre de Géants

© *Terre de Géants - Daniel De Coune*

Terre de Géants

GAYANT, comme le Beffroi, c'est DOUAI

GAYANT
ET
SA MAISON

Voilà Gayant !

Ce cri, jailli de toutes les poitrines lorsque se découpe sur le fond clair des maisons chapeautées de ciel bleu la hautaine silhouette du gardien de la ville, est plus qu'une clameur d'allégresse ; c'est un témoignage de reconnaissance, une manifestation d'une amour presque filial.

Gayant ! N'est-il pas l'image vivante d'une tradition séculaire, profondément ancrée dans le cœur de tous les douaisiens et qui les fait communier avec leurs ancêtres, fantômes d'un passé lointain dont il est l'émouvant symbole.

Lorsqu'il sortit, en 1530, des mains des « mendeliers », ceux-ci accomplissaient un geste de gratitude envers le libérateur d'une cité qu'il n'a jamais cessé de tenir sous sa garde, en débonnaire suzerain.

Ce n'était pas une amusette, bien moins une farce qu'avaient voulu faire les naïfs artisans, Leur geste était réfléchi - même grave. Ils l'avaient fabriqué avec amour, leur géant qui devait figurer dans la grande procession, en compagnie d'autres belles histoires. Sa fière allure, sa superbe prestance, bien qu'on ne lui eût pas encore, à cette époque, donné toute sa taille, faisaient honneur au corps de métier, en satisfaisant à ses pieuses aspirations.

Dans l'osier, tressé avec tant d'adresse et tant de foi, les humbles mendeliers ont enfermé un peu de leur cœur. Ses battements en sont-ils complètement éteints ? Sont-ce ses vibrations que nous percevons encore, si lointaines, au-delà des âges, et qui nous remplissent, à l'aube du grand et beau dimanche de juillet, de ce sentiment indéfinissable où la joie se mêle à l'attendrissement ?

Gayant, comme le Beffroi, c'est Douai.

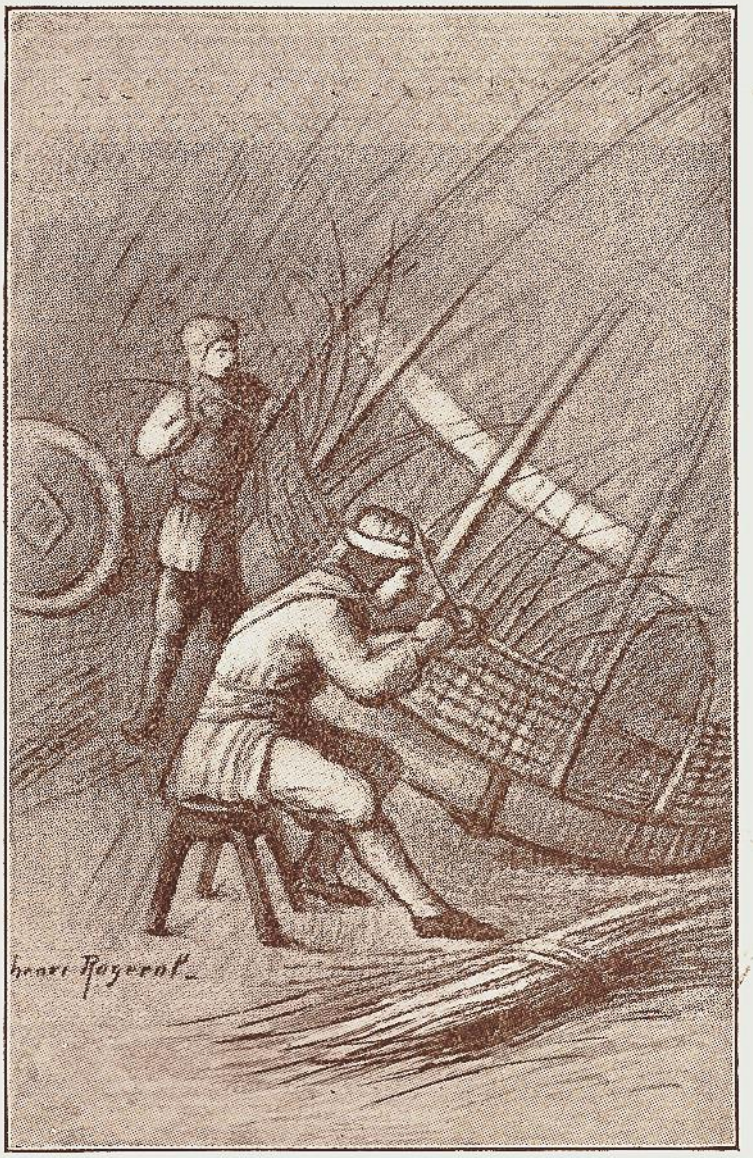
***

Certes, ils l'aiment, leur grand-père. Mais combien de douaisiens peuvent se flatter de connaître son histoire ?

Je sais ce que vous répondrez aux questions embarrassantes, inspirées par une curiosité bien compréhensible, des étrangers - de ceux qu'autrefois on appelait des **forains** - mis pour la première fois en présence de l'auguste famille.

- **C'est le chef-d' œuvre des Manneliers** ...

Terre de Géants



Dans l'osier, tressé avec tant d'adresse,
les manneliers ont enfermé un peu de leur cœur

C'est vite dit. Si vos invités s'en contentent, tant mieux pour vous et tant pis pour eux. Mais s'ils insistent ? S'ils veulent identifier ce personnage que l'on promène, ou plutôt qui se promène - car, comme les petits bateaux de la chanson, Gayant ne marcherait pas s'il n'avait pas de jambes - et connaître son histoire, qu'ajouterez-vous ?

Nous nous sommes promis, cette année, dans cette chronique sans prétention, de vous tirer d'embarras. Rassurez-vous. Nous ne voulons pas faire de cette histoire un savant mémoire, bourré de citations en français du XVIème, truffé de termes archaïques. De doctes archivistes se sont penchés, avant nous, sur les poudreux trésors de la bibliothèque communale. Leurs savants travaux ont permis de dégager la véritable figure du Seigneur Gayant. Nous nous promettons, après avoir rappelé très simplement ce qu'il était jadis, de vous montrer ce qu'il est devenu et surtout de vous faire connaître Sa Maison.

Nous passerons sans doute ainsi du mystère médiéval, enveloppé des vapeurs bleuâtres del' encens échappé des mouvantes cassolettes aux scènes gaillardes des cabarets de la rue Bra, parmi l'odeur forte des chopes de bière mousseuse et l'âcre senteur des pipes.

Qu'importe. Nous nous sommes promis d'écrire une chronique. Et le premier devoir d'un chroniqueur, n'est-ce pas de jeter un regard en arrière, d'examiner loyalement son époque - et de faire la comparaison?

Terre de Géants

I

GAYANT

A la mort de Charles le Téméraire, la situation de la Flandre et particulièrement de la ville de Douai était fort critique. Les patrouilles de l'armée française faisaient de fréquentes incursions dans la région environnante, ne laissant que ruines et misères après leur passage.

Or, le 16 juin 1479, la ville faillit être occupée par surprise. Les français avaient chassé dans la direction de la porte d'Arras un cheval et une jument, croyant que les hommes du guet se laissant prendre à cette ruse, lèveraient la herse et franchiraient les murailles pour s'emparer de ces animaux. Pour l'ennemi, embusqué dans les champs tout proches, bondir sur les hommes d'armes, les massacrer, occuper la porte, pour envahir ensuite la ville, ce n'était que l'enfance de l'art... de la guerre.

Ce stratagème, renouvelé du cheval de Troie, resta sans effet. Négligeant les solipèdes tentateurs, les méfiants hommes d'armes se gardèrent bien de lever la grille protectrice, encore moins de se hasarder dans la campagne.

Et comme, en ce temps-là, on voyait dans les faits les plus simples une manifestation surnaturelle, la sauvegarde de la place forte fut attribuée à Saint-Maurand, patron de la cité.

Nos aïeux avaient peut-être des défauts ; mais ils n'étaient pas ingrats. ~a municipalité de cette époque, représentée par les échevins, le prouva aussitôt en organisant, sans tarder, une grande procession en l'honneur du petit-fils de Clotaire. Ce geste de gratitude devait devenir une véritable tradition, puisque, sauf quelques interruptions qui se produisirent aux époques troublées, la « grande procession » se renouvela chaque année jusqu'en 1770, date à laquelle le clergé en raison d'abus auxquels notre brave Gayant, très gentilhomme et toujours fort sage, était certainement étranger, la supprima purement et simplement.

Mais, direz-vous, que peuvent avoir de commun cette « grande procession » religieuse et la promenade de Gayant ?

Nous allons vous répondre. On porta donc, en grande pompe, et au milieu d'un grand concours du peuple, en cette année 1479, les précieux restes de

Terre de Géants

Saint-Maurand autour de l'enceinte fortifiée. Le bailli, les échevins, le lieutenant du bailli, les clercs et officiers, accompagnaient les reliques, qu'escortaient des porteurs de cires. Plusieurs arrêts étaient prévus : à l'Eglise Notre-Dame, à la Halle - c'est-à-dire à l'Hôtel de Ville - et à chacune des portes, où l'on chanta des hymnes d'actions de grâces. Les reliquaires - car plusieurs autres châsses formaient autour du Patron de la ville comme une garde d'honneur - étaient déposés, durant ces haltes, sur des « cayères » ou tréteaux fabriqués par un « caiereur »·qui n'était autre que le père de Jean Bellegambe. A la porte d'Arras, faisant trêve à leurs dévotions, les autorités séculières et religieuses, mises sans doute en appétit par le grand air, dégustèrent une collation assez frugale, du reste, composée de pain, de cerises et de bière, préparée par le portier - l'un des solides hommes d'armes qui avaient déjoué la malice des franchois. Pendant ce temps, les sergents à verge maintenaient les manants à distance respectueuse et se tenaient prêts à sévir contre les tire-laine et vide-goussets de toute espèce qui ont toujours les foules en particulière dilection. La potence n'était d'ailleurs pas loin ...

L'année suivante, puis les autres années, la procession emprunta le même parcours. Bientôt, les échevins eurent l'idée de l'embellir, de la corser, en enjolivant d'abord le cadre dans lequel elle se déroulait, en faisant établir, en divers points, des tréteaux où l'on représentait des histoires, c'est-à-dire des scènes évangéliques, puis en incorporant ces histoires à la procession même.

Ceci advint en 1530, où, pour fêter la Paix des Dames, qui venait d'être signée à Cambrai, les échevins firent appel aux corporations pour confectionner des représentations allégoriques dignes de figurer dans la procession de Saint-Maurand.

Tous s'y mirent de grand cœur. Les mendeliers - ou manneliers de l'époque - et les caiereurs ou chaisiers s'entendirent pour fabriquer un « gaiant » ou géant qui figura dans le cortège solennel du 19 juin. Ce géant n'était autre que notre Gayant...

L'année suivante, la corporation des « fruictiers » voulant avoir, elle aussi, son histoire, faisait établir, par esprit d'imitation, un autre géant, ayant cette fois, l'aspect d'une femme : Mme Gayant était née.

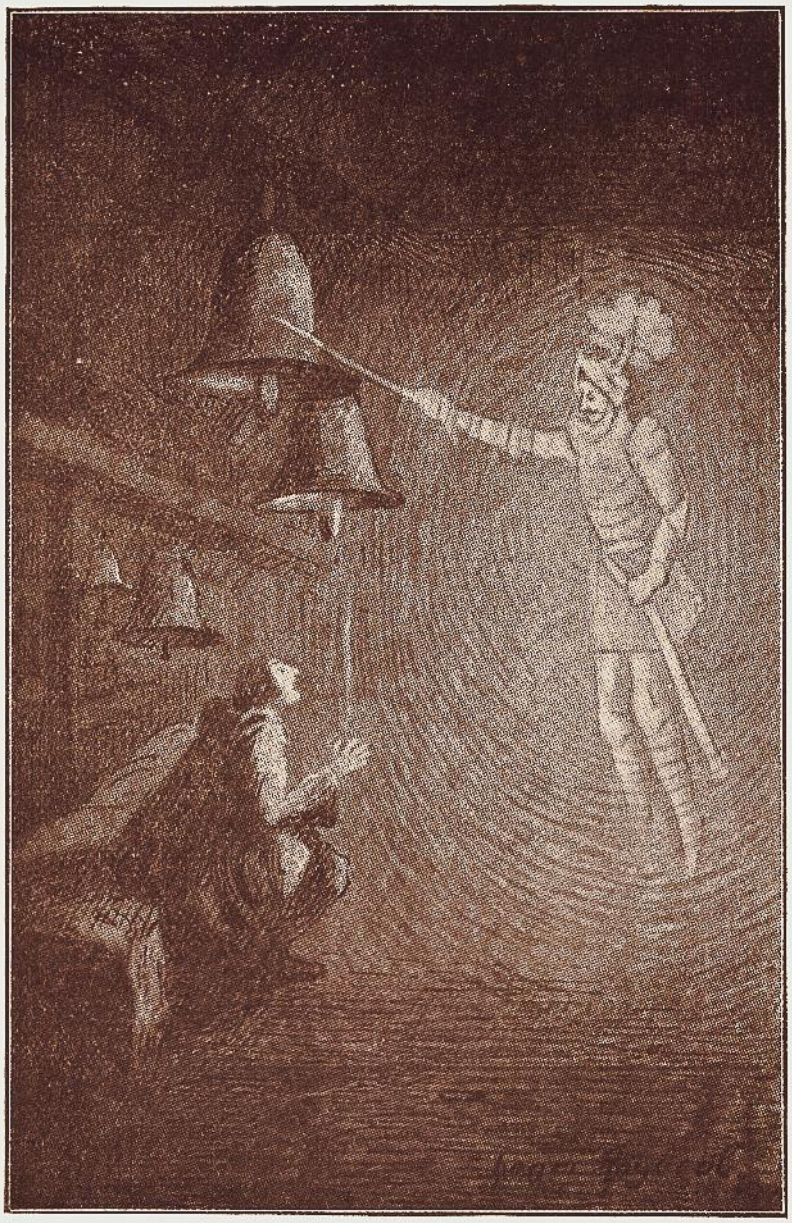
Quant aux « petits personnages », ils ne devaient apparaître qu'en 1778 ; on voit que Mme Gayant a attendu deux cent cinquante ans sa première maternité. La roue de fortune, chef-d'œuvre des carrossiers, figura pour la première fois en 1680.

Ces histoires - si belles qu'elles fussent - devaient donner à la procession un caractère profane. Pourtant, les douaisiens étaient de plus en plus fidèles à Saint-Maurand, auquel on attribuait des faits aussi extraordinaires que merveilleux.

Les prodiges attribués au patron de Douai n'étaient pas rares. Un cordonnier ne s'était-il pas tranché la main en travaillant la veille de la fête, après trois heures de l'après-midi ? N'avait-on pas vu des malades, atteints de scrofule et d'écrouelles subitement guéris après avoir été plongés dans un puits, creusé pour le service de l'autel consacré au saint ?

Terre de Géants

Ne disait-on pas qu'en 1129, lors de la translation des ossements, on avait vu « un cercle extraordinaire, nuancé des couleurs les plus chatoyantes » nimbant ceux qui maniaient les précieux restes ?



Un chevalier, portant un vêtement étincelant de pierreries et parsemé de lys d'or

Mais cela n'est rien, comparé à l'apparition miraculeuse, en 1556, de Saint-Maurand qui, une fois de plus, et cette fois ostensiblement, préserva la cité.

C'était la veille des Rois. Ayant convenablement fêté les trois mages, les bourgeois dormaient, sans méfiance ; pendant ce temps, Gaspard de Coligny, qui assiégeait la ville. songeait à la prendre par surprise. Le gardien de l'église Saint-Amé reposait lui aussi, lorsqu'un personnage resplendissant lui apparut en songe et lui ordonna de sonner les matines. Refus du moine ensommeillé : il n'est pas encore l'heure. Nouvelle sommation, plus impérieuse de l'apparition. Cette fois, le religieux quitte sa couche et empoigne la corde de sa cloche. Mais comment se fait-il qu'au lieu d'entendre la paisible sonnerie les bourgeois ouïssent les coups précipités du tocsin ? Ils s'arment en hâte, volent aux remparts... et demeurent figés de crainte et de stupeur.

Un chevalier, portant un vêtement étincelant de pierreries et parsemé de lys d'or, tenait seul tête aux assiégeants, en attendant l'arrivée des défenseurs de la ville. Ceux-ci, se ressaisissant, firent si bien que les assaillants furent repoussés. La belle apparition du Chevalier de Lumière s'était, au cours du combat, estompée peu à peu : Saint-Maurand - car c'était Lui - avait prouvé, une fois de plus, sa sollicitude envers la ville de Douai.

Les douaisiens avaient donc en Saint-Maurand! une confiance inébranlable.

N'est-ce pas Saint-Maurand que les manneliers et chaisiers voulurent représenter, lorsqu'on leur demanda de faire une histoire ? Il est difficile de penser autrement. Pourquoi ces artisans auraient-ils introduit, en 1530, dans une procession alors strictement religieuse, où tout vantait la gloire du patron de la cité, un personnage anonyme, bizarrement sorti de leur imagination ?

Il est plus logique de croire sinon d'affirmer, que les gens de cette corporation ont voulu représenter le saint, dont on portait les reliques, et le représenter sous la forme un peu naïve que l'on retrouve encore dans certaines statues, cachées dans l'ombre des vieux sanctuaires.

Si Gayant n'est pas Saint-Maurand, qui pourrait-il être ? Il ne serait pas facile de répondre à cette question et la nébuleuse histoire du Sire de Cantin, Jehan Gélon ne peut être tenue, à notre avis, que comme une légende qui ne s'appuie sur aucun document officiel. Jehan Gélon n'a jamais existé que dans l'imagination populaire...

Tandis que de vieux et authentiques documents conservés aux archives municipales, où ils furent heureusement découverts et traduits par l'éminent archéologue qu'est M. le président Wagon, rendent absolument claire et plausible la version que nous venons de présenter.

Cependant, la procession, par l'incorporation successive d'exhibitions grotesques, devait plus tard dégénérer en mascarade et constituer plutôt une offense au saint qu'un acte de vénération.

C'est ce qui la fit supprimer, en 1770, par Mgr de Conzié, évêque d'Arras ; le pauvre Gayant connut de terribles épreuves ; sa famille fut détruite, lui-même décapité ; mais sa tête, attribuée à Rubens, avait été précieusement conservée.

Terre de Géants

En 1778, la famille renaissait ; non seulement Monsieur et Madame, mais encore leurs enfants alors nouveau-nés. On les produisit lors de la fête communale.

Ce ne fut pas pour longtemps. En 1792, la Révolution, qui s'accommodait de certaines fêtes carnavalesques, supprima Gayant qui reparut - il avait la vie dure - en 1801.

Jusqu'en 1914, il continua d'amuser petits et grands. La grande guerre lui imposa une claustration de quatre années, qu'il passa en méditations profondes, fort heureusement recueillies par notre concitoyen André Obey, dans son « Gardien de la Ville ».

Puis on le revit. Il avait un peu vieilli ; cependant, des artistes s'étaient employés, surtout auprès de Madame, plus coquette, à réparer des ans les outrages les plus réparables.

Et, au siècle de la T.S.F., du cinéma sonore et de la télévision, la belle histoire des naïfs mendeliers distrait toujours autant la foule.

C'est que la foule, malgré tout le mal qu'on a pu dire d'elle, conserve toujours une âme sensible et un cœur d'enfant.

Terre de Géants

II

SA MAISON

Nous venons de vous présenter Gayant, effigie respectée, aimée de Saint-Maurand. Vous plairait-il maintenant de connaître sa Maison ?

Jusqu'en 1680, Gayant ne méritait pas tout-à-fait son nom ; ce géant, qui atteignait alors, on peut le supposer, la taille actuelle de Jacquot, encore dans les choux, était porté par un seul homme.

La maison de la famille était alors réduite à sa plus simple expression : un porteur pour Madame, un fifre et un tambour ouvrant la marche.

En 1598, les figurants de la procession n'étaient en effet qu'au nombre de douze. Parmi ces ancêtres des porteurs - François du Pluvinage, Loys Blocquel, Jehan Hocquet et autres - se trouvaient les braves gens de la corporation des « porteurs à sacq », des portefaix qui, ce jour-là, délaissaient leurs prosaïques fardeaux pour promener sur leurs épaules, avec les géants, des démons en toile peinte - bien faits pour inspirer aux honnêtes citadins une crainte salutaire des supplices infernaux.

C'est, vraisemblablement, en 1680, époque ·à laquelle les géants furent complètement renouvelés que Gayant et sa digne épouse atteignirent leur complet développement.

De bipèdes, ils devinrent multipèdes ; c'est de là que date la naissance de la confrérie des porteurs de Gayant.

Car c'est une véritable confrérie, dont les usages, transmis à travers les siècles, sont encore respectés de nos jours.

Si l'on excepte les musiciens - fifre et tambour - la corporation des porteurs à sac, qui ne pouvait, elle, finoler de chef-d'œuvre mais qui tenait à honneur de manifester autant de zèle que les autres corps de métier en faveur de la grande Procession, fut toujours celle où se recrutèrent les porteurs de la grande famille.

Cependant, de nos jours, avec les progrès de la manutention mécanique, les portefaix tendent à disparaître. Absorbés, peu à peu, par les progrès du machinisme, ils cherchent d'autres places, se font manœuvres ou exercent divers métiers. Il n'y a guère qu'aux Entrepôts où subsistent les derniers représentants de ces travailleurs manuels, dont le labeur est d'ailleurs

Terre de Géants

extrêmement pénible. Avec les ponts roulants, les grues perfectionnées, qui permettent à un seul homme - mécanicien ou électricien - en appuyant sur un bouton ou en déplaçant une manette, de faire le travail de cinquante porteurs, la corporation aura bientôt disparu.

Il n'y a pas si longtemps, elle était encore florissante.

Ayant pour fief la rue Bra ou la rue des Fripiers, retentissant presque chaque soir d'homériques querelles, lorsque le travail avait été plus rude que d'habitude et qu'on s'était exagérément rafraîchi, les portefaix étaient de rudes gaillards.

Certains douaisiens, qui ne sont pas si vieux, se rappellent certainement encore l'équipe idéale que formaient les bougres larges d'épaules, à l'encolure de taureau qu'on surnommait « ch' borgne », « ch' teigneux » et enfin « l'armée de la Loire », ce pittoresque paillard qui, lorsqu'il avait bu un coup de trop, filait de lui-même au violon, pour épargner aux agents la peine de l'y conduire.

Le chef des portefaix, c'était le mesureur. Une sorte de syndic que l'on écoutait et dont les ordres étaient suivis.

C'est ce chef qui, chaque année, lorsque venait le mois de juillet, insufflait à ses hommes une ardeur presque enthousiaste.

On s'apprêtait à « porter » Gayant ! Cela ne valait-il pas mieux que de se courber sous le poids des sacs de blé que les paysans amenaient alors en ville ?

Cela, c'est du passé. Aujourd'hui, la Maison de Gayant, tout en respectant les vieilles coutumes d'autrefois - les porteurs ont, par exemple, un uniforme auquel ils tiennent beaucoup : pantalon blanc, chemise blanche, ceinture noire et béret - se recrute dans des corporations diverses. On y trouve cependant une majorité d'ouvriers du bâtiment.

A tout seigneur tout honneur. Commençons, non par vous présenter, car il est trop connu, mais par évoquer une figure tout à fait sympathique, celle de M. Edmond Massier, qui est, en quelque sorte, le grand chambellan de la Famille.

Il y a ceci de particulier dans la Maison de Gayant - je ne crois pas l'avoir dit - c'est que les fonctions qu'on y exerce sont héréditaires.

Le fils du porteur deviendra porteur ; le fils du tambour battra la caisse : le fils du quêteur fera sonner le tronc sous le nez des passants.

M. Edmond Massier donne l'exemple de cette fidélité aux usages. Son arrière-grand-père, son grand-père, M. Victor Massier, son père, M. Emile Massier, décédé récemment, habillaient Gayant. M. Emile Massier avait commencé à le faire à l'âge de 13 ans ; il est mort à 78 ans !

M. Edmond Massier habille donc Gayant, comme son père, son aïeul, son trisaïeul - et peut-être d'autres ascendants - l'ont habillé. Depuis 35 ans, il exerce ce que j'oserai appeler ce sacerdoce. Ce n'est pas, croyez-le bien, une sinécure !

Sa grand-mère maternelle, Mme Deron, fut la « couturière » de Gayant jusqu'en 1907. Mme Edmond Massier lui a succédé.

Terre de Géants

Si vous croyez qu'il ne s'agit là que de titres honorifiques, venez faire un tour, bien avant la fête, dans le hangar de la rue François-Cuvelle où Messire Gayant attend sans impatience le moment de se montrer à ses féaux sujets.

Terre de Géants

C'est le moment d'habiller Gayant

Autour des grands personnages, des échafaudages sont dressés, en permanence. Au sommet des énormes carcasses d'osier, les têtes enluminées de Gayant et de son épouse sourient avec gêne. Dame ! dans cette tenue...

Près d'eux, leurs enfants bien sages leur tournent pudiquement le dos.

C'est le moment d'habiller la famille. Des coffres, des armoires profondes comme les divans dont parlait Baudelaire, on a sorti des aunes d'étoffe, d'invraisemblables ballots de lingerie. Il faut hisser tout cela à huit mètres - le manteau de Gayant pèse plus de cent kilogs - puis draper harmonieusement autour des carcasses les plis flottants de cette énorme vêture.

...Voilà qui est fait ; ce ne fut pas sans mal et les opérateurs peuvent souffler un peu. Ils étaient deux et ont mis onze jours pour achever la toilette.

Les costumiers vont maintenant céder leur place incommode sur l'échafaudage à M. Péron, coiffeur, qui vient d'apporter les perruques.

Pendant un an, il les a soigneusement gardées dans son magasin après en avoir enroulé les mèches, en cheveux naturels, sur des bigoudis à leur taille.

Oui, Mesdames, Fillion, cette retardataire, ignore encore la permanente ; mais elle connaît l'indéfrisable... à la mode de jadis.

Tandis que l'artiste capillaire, dont la maison s'occupe depuis cinquante ans à coiffer la famille, assujettit avec art ses postiches, on passe à Binbin sa première robe blanche.

Il en a trois, le turbulent moutard. Comme tous les enfants, Tiot Tourni se salit ou plutôt on le salit. C'est à qui l'embrassera, en l'empoignant par son sarrau. Lorsqu'il regagne, le soir, le domicile paternel, le pauvre Binbin, au visage englué de tous les sirops, de tous les sucres d'orge, que dispense le Barlet à la marmaille déchaînée, ressemble plus à un galibot qu'au fils d'un grand seigneur.

Les lampions éteints, il faut procéder au déshabillage - opération aussi pénible que la première ; au ravaudage, et à la lessive...

M. Péron emporte ses perruques, laissant les pauvres géants aussi chauves que ... ne citons personne, tandis que M. Massier les laisse nus comme ver...

Parfois, quand Gayant a trop bourlingué et que Madame montre des rides précoces, il faut faire appel à un praticien, expert dans la pratique de la chirurgie esthétique : c'est l'excellent Henri Rogerol qui, toujours placide, la pipe aux dents et la brosse à la main, refait une beauté aux demi-Dieux...

Revenons aux préliminaires de la fête. L'habillage terminé, on convoque, pour la répétition, toute la maison de Gayant.

Ceux qui ont répondu à l'appel - et il est bien rare qu'il y ait des absents - viennent le jeudi soir recevoir les dernières instructions de M. Massier. Ils se font pointer ; on sait qu'on pourra compter sur eux, et pour la répétition du samedi et pour le départ du dimanche matin.

La veille du grand jour, tous sont là, à leur poste.

Terre de Géants

Il y a dix porteurs et un remplaçant pour Monsieur, autant pour Madame ; trois porteurs et trois remplaçants pour Jacquot, Fillion et Binbin ; le sot des canonniers, deux tambours, treize quêteurs. Ajoutez-y le conducteur-chef et le conducteur adjoint et comptez : ils sont trente-huit personnages.

C'est la Maison de Gayant.

Les équipes sont formées autour des illustres mannequins.

Celle de Gayant est commandée par un « chef de lunette » placé par devant, et flanqué de deux hommes ; le chef de lunette est assisté d'un « brigadier de derrière », qui est aussi accompagné de deux hommes.

Même formation pour Madame Gayant.

Les autres sujets, qui sont bipèdes, sont évidemment plus faciles à conduite.

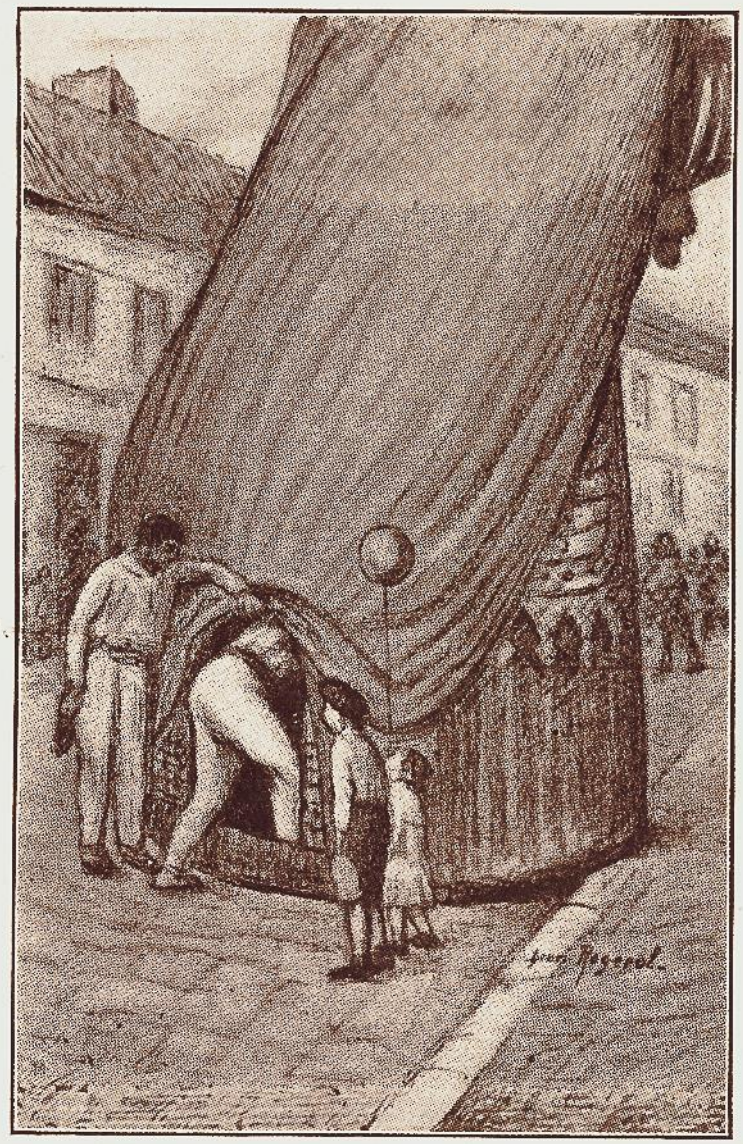
Un à un, les six porteurs sont entrés dans le corps d'osier de Monsieur ou de Madame et se sont glissés sous les traverses. On a pris garde à ce qu'ils soient tous de même grandeur. Mais il y a parfois quelques différences de taille qu'il faut corriger à l'aide de cales ou même pour plus de précision, de demi-cales pour que le géant garde son aplomb.

Voilà qui semble arrangé. Tout va bien ? Un ordre : « En avant ».

Gayant fait quelques pas ...

- Tournez à droite, ordonne le conducteur.

Terre de Géants



Pendant trois jours, le seigneur douaisien va se promener

- A droite, répète en écho le chef de lunette, aux hommes de devant.

- A gauche, susurre le brigadier de derrière à sa demi-équipe.

Est-ce un acte d'insubordination, capable de faire mesurer au géant toute la longueur du pavé ? Au contraire, la manœuvre a été fort bien exécutée ; les hommes de devant ont fait six pas à droite, ceux de derrière six pas à gauche ... et le géant, automatiquement, se trouve là où il doit être.

S'il fallait tourner à gauche, la manœuvre inverse serait exécutée avec la même régularité.

L'essai est concluant. Bon ! Voici Gayant reposé, passons à Madame. Voyons encore si « Cacu » n'a pas grossi depuis l'an dernier et s'il peut encore entrer dans le ventre de son baudet.

Ainsi, tout est prêt. Les hommes vont partir ; demain, aucun à-coup ne se produira lorsque à huit heures du matin, le gardien de la ville sortira, au son des premiers « rantanplan », de ses obscurs quartiers d'hiver.

Mais avant qu'ils s'en aillent, voulez-vous qu'on vous les présente ? Les voici, groupés par équipes :

Monsieur Gayant : chef de lunette : Eugène Azeau ; brigadier de derrière : Fernand Bégot, autres porteurs : Marcel Dhour, Charles Dorémus, Fernand Dupuis, Louis Coquerelle ; remplaçant : Gilles Custin.

Madame Gayant : chef de lunette : René Fauveau ; brigadier de derrière : Eugène Logeon ; autres porteurs : Emile Leclercq, Joseph Sébille, Paul Bégot, Jean Hocq ; remplaçant : Ovide Wattelle.

Jacquot : Alcide Savary ; remplaçant : Henri Desmedt.

Fillion : Louis Thorel ; remplaçant : Eugène Lebel.

Binbin : Félix Vrevenne ; remplaçant : Louis Lebel.

Sot des canonniers :: Désiré Mouy.

Pour compléter cette escouade déjà imposante, voici les deux tambours, qui font alternativement résonner la peau d'âne : MM. Blandeau père et fils ; voici encore le conducteur-chef, M. Georges Briffart et son adjoint, M. Charles Briffart, et enfin, les quêteurs, ces pauvres quêteurs dont certains souhaitent la disparition et qui tourbillonnent, trois jours durant autour des personnages, en se donnant beaucoup de mal pour récolter quelques gros sous. Ce sont :

Brigadier-quêteur : Auguste Gilles ; quêteurs : Louis Dernancourt, Louis Capron, Louis Coquerel, Emile Langlais, Emile Derambure, Robert Fauvez, Achille Dordain, Louis Leclercq, Achille Decocq, Joseph Bricout, Emile Decocq et Julien Delille.

Voilà donc notre monde en route. Gayant et sa Maison s'aventurent en ville, dans une ville que les drapeaux plantés aux fenêtres les plus modestes semblent tendre entièrement d'un voile tricolore où s' avive le safran quadrillé du fanion citadin.

On n'ira pas loin. Ne faut-il pas que Gayant rende visite, en gentilhomme qui ne voudrait négliger la moindre obligation de sa courte vie mondaine, aux

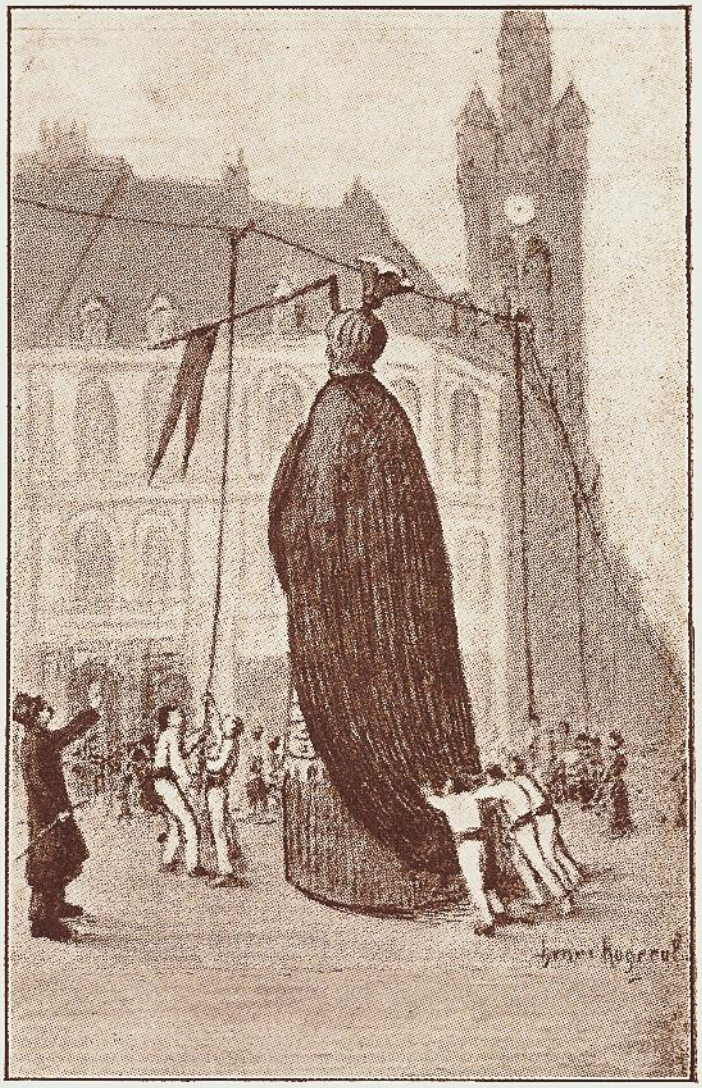
Terre de Géants

principales notabilités ? Et ces notabilités, qui savent vivre, offrent à Gayant. à sa famille, les trésors de leurs caves. Il y a de ces questions d'urbanité issues d'un immuable protocole, qui échappent au commun des mortels, mais qui ne peuvent laisser indifférents les gens de bonne compagnie

Et puis, toute question de protocole mise à part, il commence à faire chaud, et la charge des fils des « porteurs à sacq » est pesante. Gayant accuse sur la bascule publique plus de cinq cents kilogs - cent kilogs de plus que Madame - lorsqu'il est tout habillé et harnaché. C'est donc plus de cent soixante livres qui pèsent sur les épaules de chaque porteur. On ne va pas loin, avec un tel faix, surtout lorsqu'on ne respire sous la cloche étouffante des robes, que par une étroite ouverture - la lunette - de vingt centimètres sur douze...

Pendant trois jours, le seigneur douaisien, l'effigie laïcisée de Saint-Maurand, puisque c'est lui, on le sait, que les manneliers du XVIème' siècle ont voulu représenter - va se promener, de quartier en quartier, arpentant de son pas traînant toutes les rues de son fief, ou du moins et autant que possible toutes celles qui n'ont pas tendu, à son beau panache, le piège de leurs fils électriques qui retiendraient notre géant comme un moucheron dans une toile d'araignée.

Terre de Géants



Comme un moucheron dans une toile d'araignée

Les porteurs qui ont soutenu Gayant le matin promèneront Madame l'après-midi et vice versa. Il est de tradition que la Famille, ou du moins les petits personnages, n'oubliant ni les souffrants, ni les déshérités de cette vie, aillent

faire visite, le lundi, à l'Hôtel-Dieu, le mardi aux orphelins et aux vieillards de l'Hospice.

Il faut avoir vu les malades sourire, l'air presque heureux, ayant oublié toutes leurs peines ; il faut avoir vu s'esbaudir bons vieux et tout-petits pour comprendre ce que c'est que Gayant.

Et le mardi soir, on rentre, cahin-caha, parce qu'on est bien fatigué.

Les fils de trolley ont mis à mal le panache de Monsieur, dont les plumes seront à refriser. Le fier seigneur ne brandit plus ses armes ; sa lance, en deux tronçons, forme un angle droit, ce qui fait dire à ses porteurs qu'il va au carrousel. Madame n'a plus rien à se mettre ; seuls Jacquot et Fillion ont gardé une tenue à peu près correcte. Quant à Binbin, l'enfant terrible, n'en parlons pas...

On rentre, ou on ne rentre pas ... Ou du moins, on a toutes les peines du monde à rentrer.

Nous avons dit que les porteurs qui constituent la « Maison » de Gayant se recrutaient jadis dans la rue Bra. S'ils n'habitent tous plus là, ils y ont des parents... Alors, toute l'habileté du conducteur consiste, dans la soirée, à éviter que Gayant n'aille se perdre dans ces parages. Sinon, il risque fort d'être, pour longtemps, en panne.

Les cabarets grondent d'une rumeur joviale, que domine, de temps en temps, un refrain gaillard ; la bière blonde coule à flots sur les comptoirs de zinc ; on est entre copains. Dans la fumée des cigarettes aussitôt renouvelées qu'éteintes, on se fait, de table en table, des signes d'amitié... Et puis, il y a la famille. On a fait de la tarte, il faut qu'on y goûte. Un quartier de flan, arrosé d'un solide coup de rouge, ça n'a jamais fait de mal à personne.

Seulement, Gayant attend... L'heure de la retraite a sonné pour lui depuis quelque temps déjà. Le conducteur se désespère. Gayant découchant, quelle catastrophe !

Mais le « grand chambellan » a eu vent de cet arrêt trop prolongé. Sa présence ramène un peu de vie autour des personnages momifiés. Parfois il manque un· porteur. Où est-il, ce déserteur d'un champ de bataille où les canons sont pacifiques... et bien remplis ? On arrangera cela le lendemain. L'essentiel est de regagner, dare-dare, la rue Cuvelle.

Et, sans souci du protocole, le grand chambellan se glisse sous la carcasse d'osier pour remplacer le défaillant et « faire un homme ».

Sans cela, Gayant irait de guingois. Peu importe, dites-vous. Et sa réputation, qu'est-ce que vous en faites ?

Terre de Géants

III

LE DESTIN DU GARDIEN DE LA VILLE

Autour de trois tables, installées à la Bourse du Travail ou ailleurs, les porteurs, quêteurs et autres gens de la Maison de Gayant sont rassemblés.

Sur la première, un tas de pièces : c'est la recette du dimanche. Elle sera fameuse, si l'on en juge à sa hauteur !

Sur la seconde, la récolte du lundi ; sur la troisième, le billon étalé représente le gain du dernier jour - de ce jour même.

Autour de ce Pactole, on s'affaire. Il s'agit de compter les sous -· que de pièces de cinq centimes ! - et de faire ensuite la répartition.

Ce n'est pas toujours aisé. Certains porteurs ont travaillé le dimanche matin. D'autres se sont éclipsés le lundi, après un dimanche bien rempli, et sont revenus le mardi, etc.

Il faut faire des parts équivalentes au mérite de chacun.

On commence par proclamer le nom du quêteur qui a fait la plus forte recette ; en 1932, c'est Jacques Langlais qui emporta une fois de plus, la médaille offerte par la ville.

Puis on remet à chacun selon ses œuvres. Ce qu'il y a de pittoresque dans cette opération, c'est que les ménagères, qui ont laissé pendant ces trois jours une liberté complète à leurs maris, gens de la Maison de Gayant, ne manqueraient pour rien au monde la distribution. Il est temps de reprendre ces messieurs en main et surtout de s'assurer de la « paie ».

Quelles exclamations saluent le résultat palpable de ces trois jours !

L'an dernier, chaque porteur, quêteurs, tambour, reçut en moyenne, une somme de cent cinquante francs.

C'est M. Massier qui préside cette opération financière. De grand chambellan, notre sympathique concitoyen se fait argentier et quelquefois même... seul juge d'un tribunal sans appel. C'est à ce titre qu'il infligea, en juillet dernier, une forte amende à l'un des porteurs ; le gaillard avait trouvé plaisant de décrocher, à son profit, la poule noire qui orne traditionnellement la roue de fortune... et plus

Terre de Géants

avantageux encore de la mettre au pot. Surpris, il se vit privé d'une journée de quête, avec menace d'expulsion s'il récidivait.

D'ailleurs, les « porteurs » sont - et ce larcin n'est qu'une légère exception qui vient confirmer la règle - de très honnêtes gens. A telle enseigne qu'on n'accepterait pas, dans leurs rangs, de gens ayant comparu en justice. Le casier judiciaire vierge est requis pour être admis à l'honneur de porter l'Ancêtre. Et cela se comprend !

La distribution terminée, chacun étant satisfait, on s'offre un petit banquet d'adieu. Car les quêteurs ont aussi glané, chez les commerçants, ici un jambon entamé, là quelques bouteilles de vin, ailleurs, une tarte.

Hommes, femmes, enfants partagent fraternellement ces reliefs et l'on se quitte, sur une dernière plaisanterie, parfois assaisonnée de sel gaulois, pour aller au Barlet.

Une tournée de frites - pour la « patronne » - un tour de chevaux de bois - pour les gosses - et une rasade de bière pour tout le monde...

La fête est finie.

Voilà Gayant. Voilà ses porteurs, que nous avons appelés « sa Maison ». Aux douaisiens et à leurs hôtes de dire si ce titre peut-être pompeux, ne convient pas à d'honnêtes ouvriers qui, une fois l'an, reprennent les traditions d'une confrérie d'antan, renouant ainsi la chaîne qui nous unit, plus étroitement que nous ne le pensons, à nos ancêtres.

Aux douaisiens de dire aussi s'ils veulent que se perpétue la coutume qui date du milieu du siècle seizième.

Car une sourde campagne est menée sinon contre Gayant lui-même, tout au moins contre son entourage. On veut supprimer les quêteurs, au bénéfice de qui ? Car il faudrait alors les payer, les porteurs de Gayant, à moins que...

A moins qu'on ne donne suite à une proposition faite il y a quelque temps et qui ne consistait qu'à .... motoriser Gayant.

Evidemment, les ressources de la mécanique sent infinies. Mais voyez-vous Gayant poids lourd ? Le voyez-vous - car pourquoi ne serait-il pas astreint aux règlements sur la circulation automobile - muni de sa plaque d'immatriculation, à l'avant et à l'arrière, de son phare-code au thorax, de son feu rouge... de l'autre côté, d'un clakson et de l'échappement libre qui permettrait, cette fois, aux gamins de chanter sans effort d'imagination :

Turlututu, Gayant qui p ...

Le mieux n'est-il pas de conserver intacte la vieille tradition ? Ça gêne si peu et ça fait plaisir à tant de monde !

Mais, par exemple, il serait temps de le remettre à neuf, notre Gayant dont la carcasse, usée. menace ruine. Madame n'est pas logée à meilleure enseigne. La roue de fortune elle-même connaît les vicissitudes dont elle est, depuis si longtemps, le mouvant symbole !

On a proposé, pour Gayant et sa noble épouse, une carcasse d'aluminium. Suggestion difficile à retenir, en raison des dangers d'électrocution. Pour alléger

Terre de Géants

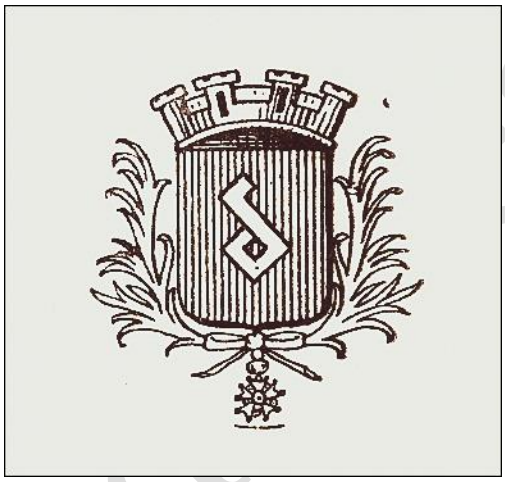
la charge des porteurs, ne suffirait-il pas de revenir à l'osier des manneliers d'autrefois - car la carcasse de Gayant est actuellement en rotin, n'en déplaise aux « vint' d'osier » - avec une base en frêne, le chêne actuellement employé étant trop lourd ?

C'est la solution la plus pratique. Si elle est adoptée, il ne restera plus qu'à trouver l'argent nécessaire à cette réfection - une trentaine de mille francs.

Les temps sont durs, il est vrai, mais Gayant est une de ces coutumes qui caractérisent une cité, qui lui donnent de la vie et de la couleur, qui sont une parcelle glorieuse et attachante de son histoire. A ce titre, on ne peut le laisser mourir.

Gayant, comme le Beffroi, c'est Douai.

G. STEENHOUWER



Terre des Scants

Terre de Géants